

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item 223. Paris, Lundi 11 décembre 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

223. Paris, Lundi 11 décembre 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Correspondance](#), [Femme \(diplomatie\)](#), [Femme \(politique\)](#), [Femme \(statut social\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Napoléon III \(1808-1873 ; empereur des Français\)](#), [Nicolas I \(1796-1855 ; empereur de Russie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Salon](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1854-12-11

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 4083-4084, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 18

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

223 Paris, lundi 11 déc. 1854

Votre N°184 m'arrive de bonne heure. Comment pouvez-vous dire que vous ne " recevez plus de moi, pour ce qui vous regarde, que des paroles de soupçons et de découragement. " Est-ce de moi-même et de mes propres sentiments que je vous parle quand je vous redis ce que j'entends dire, ce qu'on me donne à lire, et ce qu'on me laisse entrevoir quand on ne me le dit pas. Je vous le redis pour que vous sachiez exactement ce qui en est, première condition pour faire ce qu'il faut. Je ne veux pas croire un moment que vous ayez regardé un moment comme venant de moi ce que je vous envoyais de la part de mes conversations. Je vous gronderais trop fort, et à aucun prix, je ne veux vous gronder. Votre santé et votre tristesse me poursuivent tout le jour. Je cherche tout le jour quelque moyen de presser. la solution que nous désirons. Malheureusement je n'en trouve guère, et je crains que si nous voulions trop presser, nous ne fissions que nuire. Je suis charmé que vous ayez renoncé de vous-même à l'idée d'écrire à l'Emp. Nap. ; je trouvais cela peu convenable. En tout cas, il n'eût fallu le faire que de l'avis et de l'aveu de Morny. C'est lui que vous avez chargé de votre affaire là. Il est, sans comparaison, le plus capable de réussir et le mieux disposé. Je ne suis pas d'avis que vous écriviez à Fould sans avoir demandé à M. s'il le croit utile. Fould vous a écrit plusieurs fois ; vous lui avez écrit ; il est naturel que vous lui parliez de ce qui vous intéresse si fort, et peut-être étant toujours là, pourrait-il trouver le moment de vous servir. Mais ne le faites que M prévenu et consentant. Vous avez ce me semble, une très bonne et très naturelle raison de réécrire à M. sans attendre sa réponse à votre dernière lettre. Parlez-lui, de l'idée de Nice ; mettez-vous sur ce terrain là qui facilite tout pour lui et pour l'Empereur lui-même. Je l'éprouve dans la conversation ; hier à dîner chez Mad. de Boigne, elle m'a parlé de vous, de vos projets. J'ai répondu par votre santé, Andral et Nice. Non seulement à elle, mais au chancelier, à Dumon, à Viel Castel qui étaient là, cela a paru naturel et faisable. Si vous écrivez sans retard à M. sur ce thème, avertissez-moi ; j'irai le voir pour en causer avec lui. J'hésite à aller le voir uniquement pour le presser, sans rien de nouveau à lui demander ou à lui dire. Je sais que c'est très triste et très dur de vous prêcher la patience quand vous êtes dans l'impatience et la souffrance ; mais avant tout et par-dessus tout je ne veux ni vous conseiller, ni faire pour vous que ce qui peut réellement vous servir.

Il court ici toute sorte de bruits. Mad. Kal. a dit à celui de qui je le tiens qu'elle tenait de Mad Chreptovitch. qui sans doute a passé par Paris en revenant de Stuttgart comme en y allant, que le Prince Gortschakoff avait écrit de Vienne à la grande Duchesse Olga qu'il avait porté au comte Bial l'acceptation pure et simple des quatre points par votre Empereur, sur quoi Bial s'était grandement réjoui, disant : " Nous ne vous battons donc plus qu'autour de ce tapis vert." Mad. Kal. a dit en outre que son père lui écrivait de Varsovie qu'au tour que prenaient les choses, elle pourrait passer tranquillement l'hiver à Paris, ce qu'il ne croyait pas du tout quelques jours auparavant. Qu'il y a loin de ces perspectives là aux derniers articles du Times répétés par le Moniteur ? Je reçois à l'instant une lettre de Duchâtel qui me dit : " Il n'y aurait que la paix de sensée pour tout le monde, si toutefois l'Emp. Nicolas comprend sa position et consent à des conditions raisonnables. Je doute qu'il le fasse. Ces concessions jusqu'à présent n'ont été que des ruses diplomatiques, et il agit toujours, en vrai grec, retenant par dessous main, ce qu'il semble donner et cherchant, sans cesse à filouter ses adversaires. Pardon des expressions ; mais voilà l'impression actuelle des spectateurs intelligents et pas malveillants.

Duchâtel me demande de vos nouvelles en ajoutant : " Voudriez-vous lui offrir l'hommage de mon respectueux, et triste attachement ? " Il arrive aussi ce matin,

dans ma maison, une lettre de Sébastopol d'un petit soldat au 20e d'infanterie légère qui écrit à sa mère. nourrice de ma fille Pauline, qu'il a été blessé d'un coup de baïonnette à la main, dans la dernière sortie des Russes et qu'il a tué de la sienne, le Russe qui l'avait blessé : " C'est le premier que je tue avec ma baïonnette ; j'aime mieux les tuer avec des balles ; c'est moins triste. Au moment où je t'écris le 22 Nov.) le canon gronde toujours ; nos tranchées ne sont pas à 200 mètres de la ville. Ils établissent des batteries jusques dans les maisons, ce qui fait qu'elle sera un peu abimée. On attend de nouveaux renforts pour donner l'assaut, car il fait froid. On nous a donné des capotes à capuchon, ainsi que des paletots en peau de mouton, ce qui est très chaud, et on doit nous donner aussi des guêtres fourrées." Voilà le dire des soldats. La lettre n'offre aucune trace de découragement. Adieu, Adieu. Du courage, je vous en conjure. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 223. Paris, Lundi 11 décembre 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-12-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/9703>

Copier

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bruxelles (Belgique)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 13/09/2025 Dernière modification le 07/11/2025

Paris - lundi 11 déc. 1854

Votre n° 184 m'arriva de
bonne heure. Comment pourrai-je vous dire que
vous ne "recevez plus de moi, pour ce qui vous
regarde, que de parler de soupçon, et de
d'encouragement"? Est-ce de moi-même et de
mes propres sentiments que je vous parle quand
je vous redis ce que j'entends dire, ce qu'on
me donne à lire, et ce qu'on me laisse entendre
quand on ne me le dit pas? Je vous le redis
pour que vous sachiez exactement ce qui m'en
est, première condition pour faire ce qu'il
faut. Je ne veux pas croire un moment que
vous ayez regardé un moment comme
venant de moi ce que je vous envoie de
la part de mes conversations. Je vous
gronderais trop fort, et à aucun prix je ne
veux vous gronder. Votre santé et votre
tristesse me poursuivent tout le jour. Je
cherche tout le jour quelque moyen de trouver
la solution que nous désirons, malheureusement

je n'en trouve guère, et je crains que, si nous
voulions trop presser, nous ne fissions que nuire.
Je suis charmé que vous ayez renoncé de
vous-même à l'idée d'écrire à l'Emp. Nap.;
je trouvais cela peu convenable. En tout cas,
il n'eût fallu le faire que de l'avis et de l'assentiment
de Morny. C'est lui que vous avez chargé de
votre affaire là. Il est, sans comparaison, le
plus capable de servir et le mieux disposé.
Je ne lui ai pas d'avis que vous l'écriviez à l'Emp.
Sans avis demandé à M. St. Il le croit utile.
L'Emp. vous a écrit plusieurs fois; vous lui
avez écrit; il est naturel que vous lui parliez
de ce qui vous intéresse. Si possible, et peut-être
étant toujours là, pourrait-il trouver le
moment de vous servir. Mais ne le faites,
que M. Prévost se l'assure. Vous avez
le me semble, une très bonne et très naturelle
raison de s'adresser à M. sans attendre la
réponse à votre dernière lettre. Parlez-lui
de l'idée de Nice; mettez-vous sur ce terrain
là qui facilite tout pour lui et pour
l'Empereur lui-même. Je l'éprouverai dans
la conversation; lui, à bien cher Morny

de Boigne, elle m'a parlé de vous, de vos projets.
J'ai répondu par votre santé, André et Mice.
Non seulement à elle, mais au Chancelier, à Morny
à Villers-Cotteret qui étaient là, cela a paru naturel
et faisable. Si vous écrivez sans retard à M. St.
le thème, avisez-moi; j'irai le voir pour en
causer avec lui. J'hésite à aller le voir unique-
ment pour le presser sans rien de nouveau
à lui demander ou à lui dire. Je sais que
c'est très triste et très dur de vous prêcher la
patience quand vous êtes dans l'impatience et
la souffrance; mais avant tout et pour tout
je ne veux ni vous conseiller, ni faire
pour vous que ce qui peut réellement vous
servir.

Il court ici toute sorte de bruit. M^{lle} Hal
a dit à celui de qui je le tiens, qu'elle tenait
de M^{lle} ~~Chénier~~ ^{Chénier} qui sans doute a passé par
Paris en revenant de Stuttgart comme on y
allait, que le Prince Soudschakoff avait écrit
de Vienne, à la Grande Duchesse Olga, qu'il
avait parlé au Comte Buol l'acceptation pure
et simple de, quatre points, par votre Empereur,
sur quoi Buol s'était grandement réjoui,

Lisant: "Nous ne nous battons donc plus
qu'autour de ce tapis vert". Gnade. Hal. a dit
en outre que son père lui écrivait de Varsovie
qu'en tout ce que menaient les choses, elle pourrait
passer tranquillement l'hiver à Paris, ce qu'il
ne croyait pas du tout quelques jours auparavant.
L'ind y a bien de ces perspectives là aux derniers
articles du Times répétés par le Moniteur?

Je reçois à l'instant une lettre de Duchâtel
qui me dit: "Il m'y aurait que la paix de
Jemai pour tout le monde, si toute fois l'Emp.
Nicolas comprend la position et consent à de
conditions raisonnables. Je doute qu'il le fasse.
Les concessions jusqu'à présent n'ont été que
des ruses diplomatiques, et il agit toujours en
vrai Grec, retenant par des larmes, mais ce qu'il
semble donner et cherchant sans cesse à flatter
ses adversaires". Pardon des expressions, mais
voilà l'impression actuelle des spectateurs
intelligents et pas matérialistes.

Duchâtel me demande de vos nouvelles
ou ajoutant: "Voudriez-vous lui offrir l'hommage
de mon respectueux et triste attachement".
Il arrive aussi le matin, dans ma maison,

une lettre de Sébastopol, d'un petit soldat au
 20^e. d'infanterie légère, qui s'écrit à sa mère,
 nourrice de ma fille Pauline, qui a été blessé
 d'un coup de bayonnette à la main, dans la
 dernière sortie des Russes et qui a tué, de
 la même, le Russe qui l'avait blessé: "C'est
 le premier que je tue avec ma bayonnette;
 j'aime mieux le tuer avec de la balle; tout
 moins bête. Au moment où je t'écris (le 22
 Noël) le canon gronde toujours; nos tranchées
 ne sont pas à 200 mètres de la ville. Il y
 a des batteries jusque dans les maisons,
 ce qui fait qu'elle sera un peu abîmée. On
 attend de nouveaux renforts pour donner
 l'assaut, car il fait froid. On nous a donné de
 la potée à la pu chon, ainsi que de la polenta, en
 peau de mouton, ce qui est très chaud, et on
 doit nous donner aussi de la quiche, fournie."
 Voilà le dîner des Soldats. La lettre n'offre
 aucune trace de découragement.

Adieu, Adieu. Du courage je vous en
 conjure. Adieu.